

Voiculescu, Liliana

Communication au Canada : l'anglais n'est pas une langue magique?

In: *Variations on community: the Canadian space*. Otrisalová, Lucia (editor); Martonyi, Éva (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2013, pp. 309-316

ISBN 978-80-210-6404-1

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81424>

Access Date: 22. 03. 2025

Version: 20250212

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Liliana Voiculescu

Université de Pitești, Roumanie

Communication au Canada: L'Anglais n'est pas une langue magique?¹

Résumé

Notre étude se propose de toucher à la problématique complexe du rôle de l'anglais dans le contexte québécois par l'analyse de l'avant-dernier roman de l'écrivain québécois Jacques Poulin, roman intitulé justement *L'Anglais n'est pas une langue magique*. Il faut préciser que c'est nous qui avons rajouté le signe d'interrogation, car en parcourant ce roman qui apparemment affirme sans aucun doute que *L'Anglais n'est pas une langue magique*, nous avons eu l'impression d'entrevoir cachée entre les lignes, l'influence décisive et presque inconsciente de la langue anglaise sur l'identité du Québécois d'aujourd'hui.

Abstract

Our article focuses on the complex issue of the English language in the Quebecois context in Jacques Poulin's novel, *L'Anglais n'est pas une langue magique*. We have added the question mark since, when reading this novel, which apparently claims without any doubt that *L'Anglais n'est pas une langue magique* (*English is not a magic language*), we saw between the lines the decisive and almost unconscious influence of the English language on the Quebecois' identity.

Les questionnements identitaires relatifs tant à l'individuel qu'au collectif restent épineux dans la société québécoise contemporaine. Il convient de rappeler, avec Carmen Andrei (142) que :

Au début du XXI^{ème} siècle, à l'ancienne question : *Comment peut-on être Canadien ?*, la réponse ne se construit sur les préfixes : *pluri-, multi-, trans-, inter-*, mais sur la liberté individuelle absolue de la pensée et de la création. Autant le Canadien francophone que le Canadien anglophone refuse de renoncer à la mentalité de garnison (*garrison mentality*). Cependant, la construction identitaire se poursuit selon le syntagme passe-partout de l'*unité dans la diversité*.

La recherche de l'identité est au cœur même de la création poulinienne. Afin de dire au monde qui il est, il doit tout d'abord le savoir lui-même. Depuis quarante-cinq ans, à travers ses treize romans, Jacques Poulin ne cesse de voyager dans le monde réel et dans le monde des livres pour y trouver des pistes qui le mènent à la découverte du soi et de l'autre.

1) L'auteur tient à remercier l'Agence Universitaire de la Francophonie pour tout l'appui offert.



La quête identitaire du personnage poulmien qui traverse l'espace, le temps et l'histoire se déploie à la fois au niveau personnel et au niveau social. Afin de trouver la place de la spécificité québécoise sur le continent américain, il est confronté à l'indianité, à l'américanité et à la francité. Il les intègre toutes dans son identité, en soulignant cependant que, d'une certaine manière, celles-ci se rapportent plutôt au passé, et moins au présent. Il prend une certaine distance qui devient symbolique justement par le fait qu'elle affirme la québécoité comme quelque chose de nouveau et de différent qui mérite une reconnaissance nationale et internationale.

Le français reste dans l'esprit du Québécois la langue magique qui régnait autrefois dans une grande partie de l'Amérique. Cependant il est contraint d'accepter le fait que cette langue a été progressivement remplacée par l'anglais. C'est justement le rôle de ces deux langues dans l'intériorisation et l'affirmation de l'identité que nous nous proposons d'étudier à travers la communication entre les personnages du roman.

En empruntant des méthodes à la communication interculturelle, nous voudrions démontrer, avec Marie-Nicole Cossette et Michel Verhas (323–325) comment, dans tout contexte, mais surtout dans le contexte multiculturel québécois, le sens se modèle et se construit à travers la communication entre les individus porteurs d'une culture collective différente. Chaque contexte de communication unit des interlocuteurs, des sujets singuliers qui agissent dans une situation d'interdépendance, de réciprocité et d'interaction. Par conséquent, les énoncés sont construits en fonctions de l'autre interlocuteur, mais aussi en fonction du contexte situationnel et du contexte général de l'interaction et c'est à travers ce processus qui suppose une évaluation et un ajustement permanents que les interlocuteurs créent des ententes et modèlent un monde commun.

Nous nous appuyerons dans notre analyse sur les trois registres de la communication proposés par Habermas dans son ouvrage *Connaissance et intérêt* cités par Cossette et Verhas (324), notamment :

- a. *la rationalité instrumentale* ou le rapport *je-il* qui suppose qu'un sujet décrit l'autre comme il le perçoit. L'autre est donc considéré comme un objet et non comme sujet, comme instrument et non comme partenaire dans une sùvre commune.
- b. *la rationalité communicationnelle intersubjective* ou le rapport *je-tu* qui implique un dialogue. Chaque personne considère l'autre avec ses demandes, ses objectifs, sa manière de s'exprimer, sa propre culture. Le dialogue interculturel vise ainsi à orienter l'action.
- c. *la rationalité réflexive émancipatoire* ou le rapport *je-je* qui vise un sujet qui se regarde et s'analyse lui-même. Le moi devient de plus en plus autonome et se libère de la dépendance, car chacun vit sa culture comme moyen d'émancipation.

En repérant et en analysant ces 3 registres dans la communication entre les personnages du roman, nous essayerons de déceler l'enjeu identitaire qui se tisse d'une manière plus ou moins explicite dans cette sùvre poulmienne. Comme nous sommes déjà habitués, nous nous trouvons dès le début du roman dans un univers familier : le Vieux-Québec, l'Île d'Orléans, les paysages qui coupent le souffle, l'écrivain Jack Waterman, Théo, Marine, Limoilou, le Chauffeur, la Petite sùr, le père qui tenait un magasin général, etc. Nous lisons donc, encore un roman qui se construit autour des thèmes de l'écriture et de la lecture et de l'influence de celles-ci sur



la construction identitaire des personnages. Ce qui est vraiment nouveau dans cette œuvre, c'est le métier exercé par le héros du roman, Francis, celui de lecteur sur demande : il va chez les gens qui font appel à ses services pour leur faire de la lecture. C'est une appellation qu'il aime bien, comme il l'avoue, car « les initiales font LSD : pour moi, la lecture est une drogue. » (Poulin 19).

Francis est aussi le petit frère de Jack, l'écrivain qui essaie, encore une fois, d'écrire le grand roman de l'Amérique. Plus précisément, il veut se concentrer sur la place que le français occupait jadis en Amérique. Après avoir étudié la défaite des Plaines d'Abraham, la bataille qui n'avait duré qu'une demi-heure et qui avait fait du Canada un pays britannique, il parle dans son histoire de la mort qui règne encore dans les âmes des Québécois.

Nous retrouvons la traductrice Marine et la jeune Limoilou de *La Traduction est une histoire d'amour*, vivant dans le chalet de l'Île d'Orléans et nous voyons la jeune adolescente qui reprend peu à peu, après sa tentative de suicide, le goût de vivre.

La narration se tisse donc autour du français et de la France, et justement avec cette dernière, nous passons à notre analyse. La France, est-elle présente dans ce roman poulinien ? Explicitement, pas vraiment. Le mot apparaît une seule fois dans le roman et il renvoie au passé qui évoque la période quand la Louisiane appartenait à la France (Poulin 48). Cependant, d'une façon plus voilée, nous pouvons reconnaître dans le sujet même de l'histoire policière qui occupe une grande partie du récit, des indices qui font penser à la France. Il s'agit d'une mystérieuse femme qui, un soir, appelle Francis pour programmer une séance de lecture. Le lendemain, le héros va au rendez-vous à la maison de la femme à la voix douce qui chante sur les mots (Poulin 21), mais il n'y trouve personne. À partir de ce moment, Francis cherche obstinément à rencontrer cette femme. Il guette sa maison qui « se trouvait en bordure des Plaines d'Abraham, rue de Bernières » (Poulin 12), il se rend plusieurs fois dans son appartement dont la porte est toujours entrouverte et il y découvre des livres qui traînent ici et là, un plan de Paris et un extrait du journal *Le Monde* intitulé « La pensée française » : « L'auteur de l'article faisait observer que la carte de Paris, séparée en deux parties distinctes par la Seine, reproduisait assez fidèlement les deux hémisphères du cerveau humain » (Poulin 42).

Il trouve sur la table du téléphone un carnet d'adresses, ouvert à la lettre « L », qui contenait son nom - « Le Lecteur » - et son numéro de téléphone. Il le prend et, comme il n'arrive pas, malgré ses efforts, à avoir des données concrètes, il commence à construire un monde imaginaire autour de la mystérieuse femme.

Un intrus pénètre toutefois dans ce petit univers. C'est un homme dans la quarantaine, plus grand que lui, carré des épaules. Il porte un feutre gris et un trench-coat beige ou de couleur pâle (Poulin 67). Son identité reste incertaine jusqu'à la fin, car il montre très rapidement un insigne, ne laissant pas le temps à Francis de voir son nom et sa position. Celui-ci commence donc, de nouveau, à s'imaginer qui était cet homme :

Du coup, je compris ce qui se passait : cet homme était un policier. Il m'avait surpris en train d'observer la maison de la rue de Bernières. Or, cette rue se trouvait sur le territoire des Plaines d'Abraham. Elle était sous la responsabilité des gendarmes fédéraux, c'est-à-dire de la *Royal Canadian Mounted Police*. J'avais donc affaire à la célèbre « Police montée », comme on disait autrefois. La police qui se promenait à cheval dans les grandes plaines de l'Ouest canadien, vêtue d'une tunique rouge, de



culottes bouffantes et d'un chapeau cabossé. Celle qui avait la réputation de toujours attraper son homme. (Poulin 68)

312

Il le surnomme « Bogie », à cause de sa ressemblance à l'acteur Humphrey Bogart. Bogie veut, en réalité, récupérer le carnet d'adresses et lui donner, en échange, des renseignements sur la femme qu'il appelle Marianne.

Francis fait aussi un rêve de la femme de la rue de Bernières. Elle sort, comme un fantôme, de son appartement et arrive sur les Plaines d'Abraham :

Des nappes de brouillard se dispersaient dans les premiers rayons du soleil. On distinguait des soldats couverts de sang qui gisaient dans l'herbe, agitant les bras pour obtenir de l'aide. Elle passait au milieu des blessés sans les voir et semblait indifférente à leurs souffrances. Quelques instants plus tard, elle s'engageait dans un sentier qui descendait la falaise. Parvenue à l'anse au Foulon, elle montait dans une barque, puis dans un grand voilier qui arborait un pavillon fleurdelisé.

Mon rêve se figeait sur une dernière image : la femme était à la proue du voilier, et celui-ci, doublant la pointe de l'île d'Orléans, mettait le cap sur le golfe et la vieille Europe. (Poulin 39–40)

Pour qui était-elle venue? Pourquoi était-elle partie? Voilà des questions auxquelles Francis, qui n'est finalement qu'un petit frère, est incapable de répondre. Cependant, il devient conscient qu'il a changé après cette expérience mi-réelle, mi-inventée : « J'avais simplement l'impression qu'une partie de moi, liée à mon enfance, commençait à se détacher. » (Poulin 108)

Si on essayait d'encadrer cette histoire dans le modèle de communication proposé par Habermas, nous le ferions dans le rapport **je-il**, ou plutôt **je-elle**. Nous avons la description d'une perception de Francis, il n'y a pas de dialogue, nous n'avons que la conversation téléphonique pour prendre rendez-vous au début du roman. La femme reste apparemment un sujet dont on parle et non pas un partenaire direct dans la situation de communication. Cependant, les résonnances intérieures que celle-ci réveille chez Francis, et nous passons au rapport **je-je**, contribuent sans doute à la libération de son *moi*.

Si nous passons au rapport **je-tu**, la scène la plus transparente est sans doute ce dialogue avec Bogie, le policier :

Pour finir, il me fit une proposition :

- On va faire un *deal*, vous et moi.
 - Un quoi?
 - Un *deal* ! Vous ne savez pas ce que c'est?
 - Vous voulez dire un *marché*?
 - C'est ça. [...]
 - Les deux mots sont équivalents, affirmai-je. Ils ont exactement le même poids !
 - Et alors ?
 - Alors, pourquoi employez-vous le mot anglais?
- Il haussa les épaules. La colère montait en moi et je n'avais pas envie de la réprimer.
- Je vais vous le dire : c'est parce que vous pensez que l'anglais est une langue magique !



Une nouvelle fois, Bogie tourna la tête pour m'observer. Son visage était impassible, et même glacial. Il avait l'air de se demander si j'avais toute ma raison. Après un moment de réflexion, il dit d'une voix très calme :

- Lors de votre deuxième visite, vous avez pris quelque chose dans l'appartement. Voici mon *deal* : vous me remettez cet objet et, en échange, je vous donne des renseignements sur la femme qui vous intéresse. (Poulin 70–71)

De toute évidence, Francis se montre révolté par le fait que le policier préfère le mot anglais à celui français et il le lui reproche vivement. Cependant, il se surprend lui-même employer plus spontanément les termes anglais. Tout d'abord, c'est dans un dialogue avec lui-même (donc le rapport **je-je**) lorsque, en regardant Bogie du coin de l'œil, il se rend compte que celui-ci ressemble beaucoup à son père : « Je m'efforçai de ne pas montrer ma surprise. Mais tout ce qui me vint à l'esprit, pour exprimer cette volonté, ce fut les mots anglais *poker-face*. J'eus honte de moi. Pourquoi cette expression au lieu de l'équivalent français *visage impassible*? En étais-je arrivé, moi aussi, à considérer l'anglais comme une langue magique ? » (Poulin 94)

Cette inquiétude revient lors d'une conversation avec Limoilou. Cette fois-ci, il s'efforce quand même de choisir le terme français, mais inconsciemment il serait parti sur le mot anglais :

- C'est tout? demanda la fille.
- Oui, dis-je. C'est plutôt... mesquin. Un peu plus, j'employais le mot *cheap*, comme si je pensais encore une fois que l'anglais... (Poulin 126)

Or, la langue magique a été et reste encore le français. C'est ce qui pense, au moins, Jack, Francis, Marine et, plus ou moins consciemment, Limoilou. C'est aussi ce qui se propose de démontrer chacun par son métier. Jack veut le montrer dans son roman, Francis en fait la preuve avec ses séances de lecture qui s'avèrent être une vraie forme de thérapie pour ses clients et pour lui-même. Il fait de la lecture à un jeune enfant malade, Alex, qui subit avec succès une opération pour corriger une malformation cardiaque, il réussit, en apparence, à réveiller Chloé, une jeune fille qui se trouvait dans le coma à la suite d'un accident de moto et il rend service à un certain nombre de personnes: une jeune veuve, un homme diabétique et aveugle, une institutrice déprimée, un vieillard abandonné de tous, quelques enfants malades, des parents dont la fille était en fugue (Poulin 135). Cependant, sa plus grande satisfaction vient des lectures qu'il fait à la petite Limoilou. Le livre qu'il lui lit acquiert dans ce roman presque le statut de personnage. Il s'agit du journal de voyage intitulé *Far West*, tenu par Meriwether Lewis et William Clark lors de leur expédition menée de 1804 à 1806 qui visait à découvrir une voie fluviale qui débouchait sur le Pacifique. Et, ce qui est très important, cette expédition avait commencé au lendemain de la cession de la Louisiane aux États-Unis. En écoutant Jack parler des aventures des deux capitaines, l'intérêt de Limoilou s'éveille et elle s'intéresse de plus en plus aux histoires des Indiens et des Français. Pendant les premières séances, la jeune adolescente ne participe pas à l'acte de lecture. Elle regarde ailleurs, caresse le jeune chat noir et écoute Francis. Les malheurs qu'elle a connus et dont on voit encore des traces autour de ses yeux et sur ses poignets (Poulin 80) ne sont pas du tout décrits ni dans ce roman, ni dans *La*



Traduction est une histoire d'amour. Peu à peu, elle devient un acteur impliqué dans la lecture du journal. Elle pose de nombreuses questions sur les Indiens et sur les Français, ses yeux brillent, son visage crispé reflète les efforts des membres de l'expédition, elle s'agite sur sa chaise longue et elle fait des commentaires. Elle change aussi sa tenue : elle renonce au t-shirt extra large dans lequel elle avait coutume de flotter et passe au jean bleu pâle et aux camisoles serrées. Comme elle comprend et intériorise le voyage dans cette partie de l'Amérique qui avait été française, elle prend de l'assurance et devient peu à peu autonome. Elle renonce à l'isolement sur l'Île d'Orléans et revient en ville où Francis lui loue un appartement dans l'immeuble où lui-même et Jack habitent. Le renouement avec la ville se fait, de nouveau, par les livres. Accompagnée par Francis, elle place dans quatre coins du Vieux-Québec des livres qui renvoient, plus ou moins explicitement, à son passé.

Quant à Francis, il change lui-aussi. Au début nous le voyons comme « un petit frère », notamment comme une personne fragile et complexée tant de point de vue physique que de point de vue psychique². Il est dépendent, comme tous les personnages de Poulin d'ailleurs, de l'affection des autres. Sa famille, surtout son père, son frère Jack et sa Petite sœur, ont été des piliers qui l'ont aidé à construire son identité. Au début, d'une certaine façon empruntée d'eux, cette identité devient de plus en plus autonome justement grâce aux mêmes séances de lectures faites à Limoilou et aussi grâce à l'imagination : « Ma vie oscillait entre le rêve et la réalité. Loin de m'inquiéter, cette situation était pour moi un motif de fierté. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'être comme tout le monde. » (Poulin 79)

Il constate avec beaucoup de satisfaction que « le parcours des explorateurs était jalonné de noms français. Noms de villages, de forts, de cours d'eau, de collines, mais aussi de voyageurs, de guides, d'aventuriers, de traiteurs de fourrures. Ils s'appelaient Loisel, Dorion, Laliberté, Lepage... Leurs noms avaient des consonances familières et je les prononçais avec d'autant plus de respect que l'Histoire les avait oubliés. » (Poulin 81)

Le récit du journal de Lewis et Clark a une forte influence sur son identité. En préparant avec grand soin ses séances de lecture, en faisant de la lecture à haute voix et en discutant avec Limoilou, Jack ou sa sœur de cette partie importante de l'histoire du Canada et du Québec, mais aussi, trouvant l'affection qu'il tant cherchait chez Marine, le petit frère renonce aux complexes qui l'obsédaient depuis toujours, il intègre tout ce passé dans sa personnalité et il s'accepte tel qu'il est :

– C'est comme s'il y avait plusieurs personnes en moi!

– Plusieurs personnes ?

Dans ma tête, les brumes se dissipaient. Je fis un effort pour réfléchir.

– Non, je me suis mal exprimé. Je voulais dire : tous ceux dont j'ai parlé dans mes lectures font maintenant partie de moi. ...

Je tentai de poursuivre l'explication, mais mon cœur battait trop vite et les phrases sortaient en désordre. Pourtant, je ne songeais pas à des choses tellement compliquées. Je pensais à Charbonneau,

2) Le « petit frère » est le Québec, comme nous le dévoilait Jacques Poulin en 2007, avant la parution du roman, dans un entretien sur l'Île d'Orléans. L'entretien est publié dans Liliana Voiculescu, *La Représentation des identités sociales dans le roman canadien contemporain*, ANRT, Lille, France, 2011.

Drouillard, Cruzatte, et à tous les autres, les obscurs et les sans-grade ; aux grands explorateurs, Jolliet, La Salle et La Vérendrye; et même à mon père, qui était capable de bâtir une maison. À propos de tous ces gens-là, je voulais dire qu'un peu de leur sang, mélangé à du sang indien, coulait dans mes veines. J'avais tardé à m'en rendre compte. C'étaient les séances de lecture qui avaient déclenché ma prise de conscience. (Poulin 143–144)

Pour Francis, et pour Limoilou aussi, cette évolution est possible, tout premièrement parce que Jack leur avait parlé de ce livre. Cependant, ce n'est pas Jack qui l'a découvert, c'est leur sœur qui le lui avait offert au retour d'un voyage, accompagné d'une carte postale où elle avait écrit : « Mon cœur est avec toi sur les routes de l'Amérique française. » (Poulin 46)

Cet ouvrage aura sur l'écrivain des résonances inmaîtrisables. Lorsqu'il parle de la Louisiane à Francis, il ne peut se concentrer que sur la rage qu'il ressent encore aujourd'hui à cause de cette grande perte :

En prononçant le mot « Louisiane », mon frère écarta les deux bras. ...]Je ne l'avais jamais vu aussi énervé. Il gesticulait en m'expliquant que la Louisiane du XVIII^e siècle occupait presque la moitié du territoire américain : elle s'étendait des Grands Lacs au golfe du Mexique, et du Mississippi aux Rocheuses.

Cette immense région appartenait à la France. Elle avait été explorée par des gens que je connaissais, Marquette et Jolliet, puis Cavalier de La Salle, et par d'autres qui m'étaient inconnus, comme Henri de Tonty et Louis Hennepin. ...

– Quand les Français ont débarqué en Amérique, ils ne se sont pas contentés de bâtir des fortifications pour se mettre à l'abri du froid et des Iroquois. Ils ont appris les langues des autochtones. Pour faire la traite des fourrures, ils ont voyagé en canot et se sont mariés avec des Indiennes. Surtout, ils ont exploré le pays, ils l'ont parcouru en tous sens. Je veux dire, ils aimaient l'aventure. Ils aimaient la liberté. (Poulin 47–48)

Il essaie de se libérer de cette rage par l'écriture et son roman sur l'Amérique française devient son dernier combat, sa bataille des Plaines d'Abraham. C'est sa sœur qui, lors d'une conversation avec Francis, résume en quelques lignes, mais d'une manière assez complexe, l'histoire du français sur le continent américain :

Il m'a parlé de son roman sur l'Amérique française. Au début, il entrevoyait une sorte d'épopée. Ils étaient tous là dans sa tête : Champlain et ses projets d'alliance avec les Indiens ; les explorateurs qui élargissaient le territoire jusqu'aux Rocheuses et au golfe du Mexique; les coureurs des bois et les aventuriers qui parcouraient les régions en tous sens; les hommes politiques, de Louis-Joseph Papineau à René Lévesque, qui protégeaient la langue et les institutions ; les gens ordinaires, et surtout les mères de famille qui assuraient la survivance du pays par leur labeur quotidien. (Poulin 110)

Jack essaie, avec chaque œuvre qu'il écrit, d'intégrer ce passé dans son identité et d'atteindre un certain équilibre. Malheureusement, cette fois-ci, non plus, il n'y arrive pas. Il ne trouve pas les mots fidèles qui transposent le bouleversement qu'il ressent et son récit perd de force et



d'ampleur. Il finit son roman, mais comme d'habitude, il n'en est pas très content et il envisage de poursuivre sa propre aventure et d'entamer un autre roman.

Il réussit, quand même, à synthétiser le mieux son message dans le titre qu'il choisit pour son roman, titre qui ne lui appartient pas et qu'il emprunte à Francis. Évidemment, il s'agit de *L'anglais n'est pas une langue magique*. Peut-être qu'il a raison, il n'y a pas de magie dans cette langue, mais elle s'avère sans doute incontournable pour la construction identitaire : c'est à l'aide de cet ouvrage écrit en *anglais*, que Jack réussit, au moins en partie, à « montrer la place que le *français* occupait en Amérique » (Poulin 145). Et ce rapprochement, pas du tout involontaire, à notre avis, *français – passé*, fait penser au présent. Pourrions-nous risquer un renversement des termes : *anglais – présent* ? Sûrement pas au Québec, cependant, comme il transparaît de plus en plus évidemment des habitudes de parler des personnages (et nous l'avons déjà vu avec Bogie et Francis), l'anglais se réserve une place de plus en plus importante dans l'identité du Québécois d'aujourd'hui.

Et si, en guise de conclusion, nous nous rapportons de nouveau au modèle de la communication d'Habermas, l'histoire entière qui se tisse autour du journal de Lewis et Clark joue avec et mélange tous les trois rapports (*je-il*, *je-tu* et *je-je*) afin de rendre les personnages plus ou moins conscients de leur origine et de leur devenir.

Bibliographie

- Andrei, Carmen. « Stéréotypes socioculturels dans la construction identitaire canadienne ». *Mélanges francophones, Actes de la Conférence annuelle à l'occasion des Journées de la francophonie*, « Formes textuelles de la communication : de la production à la réception ». Galați : Galati University Press, 2009: 131–143. Imprimé.
- Cossette, Marie-Nicole et Michel Verhas. « Formation à l'interculturalité en contexte de coopération internationale : une perspective communicationnelle ». *Revue des sciences de l'éducation*, 25, 2 (1999): 319–338. Web. 20 août 2012.
- Habermas, Jürgen. *Connaissance et intérêt*. Paris: Gallimard, 1976. Imprimé.
- Poulin, Jacques. *L'anglais n'est pas une langue magique*, Leméac/Actes Sud, 2009. Imprimé.
- Voiculescu, Liliana. *La Représentation des identités sociales dans le roman canadien contemporain*. Lille: ANRT, 2011. Imprimé.

